



LA GRAND-RUE

Chroniques d'une insurrection imaginaire des balayeurs des rues

Geneviève RANDO et
le service de propreté de la Ville

Projet mené par Bruit du frigo
dans le cadre de La Grand-Rue, sur
le quartier Belcier/Carle-Vernet à
Bordeaux.
2014 - 2015



Prologue

Il était une fois une cité prospère au bord d'un fleuve.

Elle attirait les voyageurs à la recherche d'un havre et de bons vins. Elle avait autrefois, fait transiter vers un nouveau monde et pour de grands profits, sous la contrainte de l'esclavage, des peuples entiers venus d'Afrique.

Mais par ces temps qui nous occupent, elle n'était pas un lieu de passage particulièrement convoité par des cohortes incessantes d'hommes, de femmes et d'enfants qui fuyaient des guerres et leurs atrocités. Les ports du sud de l'empire étaient la voie la plus directe. Du moins pour ceux qui avaient le courage et la chance d'arriver jusque là. Les autres périssaient le long de routes maritimes ouvertes pour l'occasion par des passeurs épris d'argent et de férocité.

La cité était à l'abri des ces assauts désespérés, même si quelques-uns de ces demandeurs d'asile et de petits bonheurs tout simples, s'organisaient autour des ponts, dans des maisons à l'abandon. Ils étaient les enfants errants d'une humanité qui ne faisait pas l'aumône, mais demandait juste à partager une commune condition humaine.

Les tracas et les fracas du monde arrivaient tranquillement jusqu'à cette cité, la belle endormie, la presque réveillée. Les effluves des vins l'enivraient juste ce qu'il fallait, car de mémoire d'archiviste, elle n'avait jamais totalement succombé aux assauts de Dionysos, dieu errant s'il en est. Entre excès, folie et démesure, il aurait pu lui ouvrir ces horizons énigmatiques quand la lucidité du monde rencontre les trous noirs de l'absurdité de la vie. Elle n'osait se perdre, ni dans l'ivresse, ni dans l'outrance.

La ville avait ses riches et leurs richesses, ses pauvres et leurs ceintures bien ajustées et bien serrées.

Nous étions là, dans une société où la surenchère des objets régnait en maître absolu. L'abondance des biens, les outils, les ustensiles, les machines, des trucs qui servaient

beaucoup et des machins qui servaient à rien, des choses en tout genre, des vêtements et des meubles, la nourriture, l'agriculture, l'industrie etc, avaient contraint les autorités à se pencher avec méthode et rationalité sur l'évacuation des déchets d'une telle société de consommation. La préoccupation n'était pas nouvelle. Chaque siècle et chaque contrée avaient expérimenté des protocoles de collectage plus ou moins efficaces et bien coordonnés.

La belle cité avait donc son lot de contraintes et de servitudes. Le bonheur et la paix publique étaient à ce prix là, aussi : se débarrasser de cela même que l'on produisait, et faire disparaître jusqu'aux plus petits détritiques pour que la ville se pavane, fraîche, harmonieuse, élégante, voire même désirable.

Des équipes sillonnaient la ville avec des engins motorisés, rue après rue, avec une rigueur de fourmis, une constance de scarabée sacré. Les engins avaient beau se perfectionner de décennie en décennie, les ingénieurs inventer de nouveaux mécanismes, expérimenter de nouveaux matériaux, il fallait toujours finir le travail à la main.

De tous les éboueurs et autres agents de nettoyage, seuls les balayeurs des rues pouvaient terminer le travail. Les fignoleurs. Les calligraphes des trottoirs et des voies. Des maîtres dans l'art de rendre aux rues leurs épures et leurs courbes, à la ville son charme et sa noblesse. Mais qui les voyait ? Qui les voyait vraiment ?

Ainsi vivait cette cité, entre opulence et misère, fanfare et jours de deuils, beaux quartiers et déchèteries.

La cité pouvait s'endormir et s'attendre chaque matin à sentir le fleuve la froier pour la réveiller.



Vendredi

Il est sept heures du matin.

Le vestiaire est encore vide. Juste les femmes nues épinglées sur les placards peuvent se faire la conversation. Elles en auraient sûrement à dire sur les hommes qui vont arriver pour boire un café en attendant leurs feuilles de route.

Ils ressemblent à ces gamins qui n'aiment pas l'école mais aiment se retrouver pendant la récréation. Entre eux. Pour montrer leur force.

Il y a des jeunes et des plus âgés. Des taciturnes et des curieux. Certains sont tatoués comme des forbans. Ils dégainent quelque chose entre l'indifférence et la méfiance. Pour les approcher, il faut attendre. Mais cela est une autre histoire.

Les machines attendent dans le hangar.
Les balais et les pousses sont rangés à leur place.
Les clefs et les papiers des engins bien cachés dans leur coin.
La journée d'aujourd'hui ressemblera à celle d'hier.
Personne ne s'en plaint vraiment. Tout le monde rêve d'autre chose.

Pour eux, c'est le début de la semaine de travail.
Les « pro » des grandes manifestations dans la ville, ceux qui se font toutes les fêtes, du Fleuve, du Vin, du Marathon, culture et tralala, les marchés d'exception etc ... pas côté petits fours et discours, mais côté détritres et bourriers.
Les équipes sont désignées. Tout le monde s'en va.
Avec tous ces bonhommes, il y a une femme.
Elle ne compte plus les années à balayer les rues. Elle met ses gants, empoigne le balai et la pelle. Son coéquipier fixe une grande poche noire sur le pousse.
Ils peuvent y aller. Il y a de la rigolade dans l'air. Juste ce qu'il faut. Ils passent par l'arrière du hangar, le long de la rocade avec ses flots de voitures et de camions.
La rocade, c'est les acouphènes de la ville.

Ils savent ce qui les attend. Ils y vont. Balayer rue après rue, à la force du poignet, des pectoraux, des reins, sans arrêter de marcher, à contre courant des passants, entre les voitures, dans le bruit de la circulation.

« Tu balaie sur dix, vingt mètres.

Tu fais des tas.

Après tu reviens pour ramasser.

Quand tu as finis la rue, tu te retournes.

Tu regardes si rien ne traîne.

Tu continues. Tu recommences. »

Elle se dit ça tous les jours dans sa tête. Elle aime la belle ouvrage. Elle a aussi ses rêves et ses chagrins.
Lui, il balaie en parlant au vent les jours où les papiers et les feuilles font des tourbillons. Il voudrait faire du théâtre et trouve que la calligraphie c'est beau comme un moment d'enfance, au pays d'ailleurs. Il n'est pas balayeur pour rien. Ils connaissent chaque rue, ruelle, impasse, chaque cours, allée, boulevard, trottoir et pavé de la ville. Ils peuvent marcher les yeux fermés.
Ils ramassent avec leurs pelles et leurs balais, tout ce qui traîne, des canettes, des papiers, des poches, des mégots...
Ils avancent, invisibles, familiers à qui sait les voir. Ils parlent avec des SDF, des mendiants, les prostituées des trottoirs, des gueux et les passants de bonne famille, des habitués sur le trajet de leur tournée. Ils tapent un peu la conversation.

Elle : « Je leur ai apporté une table l'autre jour, sous le pont.
Lui : « Tu as bien fait. Moi j'ai mis des chaises de côté. T'as vu les jeunes, hier matin ? Pétés comme des coins à la sortie de la boîte. »

Elle : « Oui mais on a bien rigolé avec eux. »

Lui : « Oui c'est vrai. Pour une fois on s'est pas fait insulter. »

Elle : « Oh tu exagères, il y en a qui disent merci, c'est bien votre travail »

Lui : « Oui mais c'est pas souvent. »

Elle : « Bon, ça fait deux heures ».

Lui : « On n'a qu'à aller boire un café. »

Elle : « Mais tu sais bien qu'on a plus le droit. »

Lui : « Eh oh ! »

Elle : « Bon d'accord. Personne ne le saura. »

Lui : « Tu parles ! »

La matinée tire sur la corde. Les mains commencent à se crispier.

La tournée se termine. Ils traversent les quais.

Elle : « C'est marrant, il n'y a pas de voitures pour une fois ».

Lui : « Il y a dû avoir un accident vers le pont ».

Elle : « Tu crois, c'est un peu bizarre. Non ? »

Lui : « Tiens mais il n'y a plus de voitures sur la rocade ! C'est quoi cette histoire ? »

Elle : « Viens on va retrouver les autres. Viens. »

Lui : « He ! Hé ! Vous êtes où ? Attendez je les appelle. »

Elle : « Mais qu'est ce qui se passe ? On est quel jour ? Il est quelle heure ? Y'a personne, je te dis ! »

Lui : « Mais nonTiens les voilà ».

Arrivent les 16 autres de l'équipe. Certains descendent de leurs engins, d'autres rangent leurs balais et leurs pousses. Leurs gestes ne font pas de bruit. Comme si l'atmosphère avalait les mouvements et le souffle.

Dans les regards, l'inquiétude chasse le premier étonnement.

D'instinct, ils se regroupent. L'inquiétude se fait plus obscure.

Ils restent là, un long moment, à ne savoir que faire de ce mystère.

« Il faut aller voir en ville ce qui se passe ». Quelqu'un dit ça. Ils remontent par les quais, arrivent au premier pont, poursuivent jusqu'au deuxième.

Elle : « Mais c'est quoi ça ? »

Vendredi

Plus un seul visage de voisin, de voyou, de vagabond. Sur les voies, des bouteilles de verre, des victuailles à peine entamées, des restes de viandes et de volailles, des valises

vides, des vêtements de velours, des vestiaires entiers, jetés en vrac. Tout sens dessus dessous. Le vent se lève

Elle : « Regarde, mais regarde, c'est quoi ça ?

Lui : « Quoi ça ? »

Elle : « Là sur le fleuve, là, regarde ! »

Un vent violent et virtuose, vacillant du vert au violet pousse par vagues brèves vingt fois vingt vaisseaux sans voiles. Ils viennent de passer le premier pont de la cité. Comme un volcan surgi des eaux, vandales ou vautours, ils chantent déjà victoire.

L'accostage est imminent.

Pour l'heure, ce qui est sûr, c'est que rien de bon ne semble s'annoncer.

Personne n'a rien vu venir. Aucun état-major, aucun radar, aucun drone ni aucune sentinelle, n'a soupçonné l'avancée de cette armada dans l'estuaire et jusqu'au cœur de la cité. Cela s'appelle, un miracle ? Une tragédie ? Un mauvais film ? Une invasion ?

Ils sont là, les dix sept hommes et la femme, plaqués derrière une murette, au bord du fleuve. Ils n'en croient pas leurs yeux.

Les premiers vaisseaux sont à quai. En débarquent des êtres, recouverts d'uniformes faits de bâche et de film de plastic noir. D'autres sont couverts d'une armure aussi grise que la peau d'un âne agonisant. Ils se ressemblent tous. Ils sont tous pareils. C'est effrayant.

Le défilé est incessant. Bientôt toutes les places de la ville sont occupées par cette armée silencieuse qui dégage une odeur pestilentielle.

« Mais c'est quoi ça ? Des humains ? Ou quoi ? Où sont les autres ? »

Ils se posent tous les mêmes questions. Personne ne peut articuler un mot.

Un désespoir venu du fond des âges s'abat sur eux. S'ils se font prendre, ils sont perdus. Ils le sentent. Ils repartent. Déboussolés. Hagards. Terrifiés. Ils sortent leurs gamelles pour se mettre à manger.

Après un long moment de silence, un des hommes dit :
« Mais oui j'ai lu ça quelque part, ça me revient maintenant dans les écrits des templiers ou un truc comme ça. Cette apparence. Cette odeur. C'est pas vrai ! Ce sont les saprophages. »

- « Les quoi ? » demandent en chœur les autres.

- « Tu vas pas nous remettre ça avec tes templiers » dit quelqu'un.

- « Les saprophages, je vous dis. J'en suis sûr. Sûr. Ils s'attaquent à tous les peuples, à toutes les villes prospères ou pas. Ce sont les saprophages. Ils se nourrissent de matières putréfiées. Ils vont attendre, que les corps de chaque habitant et tous les animaux et toutes les plantes, les fruits et les légumes, tout ce qui est vivant, ils vont attendre que tout soit en putréfaction. Ils vont se gaver de la pourriture que devient notre monde, à leur passage. Ils vont tout laisser pourrir, la belle énergie qui danse, la jeunesse, la douceur des gestes, les chansons de marins et

- « Mais pourquoi il n'y a plus personnes dans les rues ? Et pourquoi nous on est là ? »

- Nous ? Ils ne nous voient pas. Nous sommes invisibles. Invisibles aux yeux de ceux qui se croient les maîtres du monde. De ceux qui se croient plus que On a l'habitude de ça dans notre métier. Comme les égoutiers, les ramasseurs de feuilles. Les passe - murailles. Ils ont déjà dévoré une partie de la planète. Des villes entières. Tanis. Palerme. Napata. Alep. Akkad. Berlin. Cuzco. Vilcabamba. Timgad. Marseille. Porto. Et ils avancent depuis des siècles. Rien ni personne ne les arrêtent ».

La dernière phrase claque comme une sentence. Il commence à faire froid. La nuit est là depuis longtemps. Il n'y a pas d'issue.

La rage et les larmes les empêchent de dormir. Et puis à quoi bon prendre des forces ?

La femme dit :

- « Mais c'est quoi ces monstres qui ont besoin de pourriture pour se nourrir ? C'est le contraire des vagabonds, des voyageurs, des réfugiés, de tous ceux qui viennent prendre des forces et nous nourrir de leurs espoirs et de leurs rêves ».

Un chant de son enfance se faufile dans sa gorge. Elle dit :

- « Je me souviens de cette histoire de mon père. Il a travaillé aux abattoirs pendant 37 années. Les abattoirs étaient, juste là, avant.

Un jour, un convoi arrive avec des chevaux.

On les fait descendre avec brutalité. Ils sentent la mort les accueillir. Et ils se laissent faire. Victimes désignées. Jamais consentantes. Déjà soumises.

Eh bien ce jour là, quoi, comment, personne n'a rien compris, voilà un cheval qui s'échappe et se met à galoper comme un fou. Comme un fou le long des quais et sur le pont.

C'était le matin. Et quand il est passé devant lui, mon père a senti une force terrible, celle des orages et du vent des montagnes, celle des vagues de l'océan. Son cœur s'est mis à battre comme le cœur du cheval et il a eu envie de pleurer parce qu'il sentait le tempo que fait la liberté et la révolte. Et ça cognait et ça cognait et ça cognait. Et le cheval a défié les hommes et la cité toute entière. Il a défié la mort. Il était beau et vivant.

Ils l'ont rattrapé et ils l'ont abattu, comme les autres. Pour manger de la bonne viande ils ont dit.

Depuis ce jour mon père n'a plus été pareil et »

Au fur et à mesure qu'elle parle, les hommes s'approchent. Vendredi matin en arrivant, ils étaient une équipe de balayeurs

Ils deviennent tout à coup un clan.
Le sang du cheval se met à battre dans leurs veines.
Sabot. Galop. Sabot.
Galop. Sabot. Galop.
Sabot. Galop. Sabot.

Le cheval devient centaure.
Sabot. Galop. Sabot.
Et les hommes suivront.
La sagesse saura combattre la peur autant que la violence

Samedi.

Sagesse. Sésame ou séisme ? Sarabande ou Samba ?
Ils savent qu'ils seront là, les invisibles. D'abord santons
de sable, puis sonneurs dans l'ombre du soir, sentinelles
habillées de satin et de soie au parfums de safran et santal,
scrutant les saprophages aux mains de silex et de sabre.
Ils savent qu'ils seront là, face à ces spectres surgis des
sacs et des sacoches de nos songes et de notre sommeil.
Soubresauts d'une société stérile et stridente, sceptique et
suicidaire.
Quelle part prenons nous aux sommations qui nous
soumettent ?
La sagesse prévoit de se méfier de soi.

Samedi.
Sédition. Soulèvement.
Une nuit de solstice, des saltimbanques entreront en scène
avec des sax et des cymbales, des sourciers chantant avec
l'eau et des sorcières soulevant sève et semence.
Mais nous verrons un peu plus tard.

Samedi. Sédition. Soulèvement. Sédition. Soulèvement.

Au lever du jour, ils retournent dans la ville. Ils avancent

par deux, par habitude. Ils avancent face au vent. De leurs
silhouettes se dégagent une fragilité et une détermination
imputrescibles. Ils ne le savent pas.

La puanteur longe le fleuve et se glisse entre chaque pierre.
Des corps couverts d'abcès, de plaies, d'ulcères, sont en
train d'abdiquer de la vie.
La gangrène propage des épidémies fulgurantes.
La décomposition a gagné tous les jardins publics et les
parcelles secrètes derrière les échoppes. Pas une feuille,
pas une fleur, pas un brin d'herbe, n'ont résisté à ce souffle
brûlant qui impose à la ville une suffocation.

- « J'en crois pas mes yeux » dit l'un d'entre eux. Il est en
larmes.

- « Mais c'est quoi leur force ? Comment ils font ça ? »

- « Oh c'est assez simple, dit celui qui avait su reconnaître
les saprophages. Ils martèlent pendant des jours et des
jours, ce que tu dois faire, penser, croire, à quoi tu dois
obéir et tout le reste. L'air de rien. Tu sens rien venir. Quand
ils sont là, t'es fais comme un rat. Et tu te laisses mourir.
Ils n'ont plus qu'à attendre. Ils vont détruire tout ce qui
pourraient nous réveiller : les livres, la musique, les rêves, le
cinéma, les cerfs volants. Et»

- « Mais ça marche avec tout le monde ? » demande le plus
jeune du clan.

- « Il y a consigné quelque part, l'histoire de rares cités et de
villages coupés du monde, qui ont su les repousser »

- « Mais comment, mais comment ont ils fait ? » La voix
tremble d'espoir.

- « Je crois qu'ils ont décidé de continuer à vivre et
à repousser de toutes leurs forces, la domination, la
résignation et ... »

- « Tu parles ça nous fait une belle jambe ces grands
principes philosophiques ! »

- « C'est pas des principes. C'est une façon de se tenir debout et d'avancer. »

- « Tu parles ils ont détruit des pays tout entiers. »

- « Il y a toujours des survivants. »

La ville est un immense bourrier, une décharge à ciel ouvert où les immondices, les déchets, les ordures, les corps en putréfaction servent de festin aux envahisseurs.

Le clan s'est déployé aux points névralgiques. Mais que peuvent ils espérer quand sous leurs yeux la ville devient une plaie béante et putride ?

Les âmes errantes des charretiers des anciens temps avec leurs tombereaux tirés par des chevaux ont beau faire des aller retour jusqu'au fleuve avec leur cargaison de détrit, les âmes errantes des femmes, avec leurs paniers, qui pour trois sous chargeaient aux pontons du sud et à celui du nord de la ville, les amas d'ordures, ont beau poursuivre leur manège, rien n'y fait. La ville enfle comme une charogne.

La femme dit :

« Il faut leur bloquer la route. Ils ne doivent pas arriver aux réserves de nourriture, au grand réservoir, à côté du hangar. Il faut retrouver les égoutiers et tous ceux qui pourront aider ».

- « Mais aider à quoi ? »

- « On verra. On va finir par trouver. »

Les voilà repartis vers le hangar. Au fur et à mesure qu'ils reviennent sur leur pas, ils voient des ombres sortir de dessous les ponts, de derrière des cartons, des terrains vagues.

Et les voilà maintenant bien plus nombreux.

La femme dit : « Bon, il va falloir un peu s'organiser. D'abord il faut prendre des forces. »

- « Moi j'étais boulanger, avant. Je vais faire du pain. Quand j'étais apprenti on m'a appris ça : « Avec un corps mort, on fait un corps vivant, c'est le pain. » Ses yeux se mettent à briller. Ses mains se préparent. Il est content.

Un autre dit :

- « Il faut aller vérifier les engins dans le hangar. Je sais faire. Je m'en charge.

La vieille balayeuse, la scarab, elle perd de l'huile. Elle va servir de barricade. De barricade contre leur attaque qui te bourre le crâne. Ça va marcher si on tient bon. On va y mettre le béliet et les bennes. Les krameurs, les laveuses, on va s'en servir pour les repousser. Ils veulent de la putréfaction ? Ils cherchent la merde ? On va les arroser à ces seigneurs. Oui on va bien les arroser ».

- « J'ai travaillé à genou pendant 10 ans à faire des canalisations. Je pars chercher les égoutiers. »

- Moi j'étais dans la marine. S'il y en a trois ou quatre qui viennent avec moi, dans la nuit je fais couler leurs vaisseaux ».

- « Ah bon tu peux faire ça toi ? »

- « Eh alors on peut tout faire. T'occupe, j'ai mon plan ».

- « Je viens avec toi ». C'est l'homme tatoué qui vient de parler. Deux autres le suivent.

En fin de journée la jonction est faite avec les égoutiers. Ils ont bloqués toutes les issues des réserves d'eau potable.

Ils contrôlent l'intégralité des réseaux souterrains. Une aubaine pour les guets - apens.

Dans le même temps, d'autres réussissent à entrer en contact avec les équipes du secteur nord. Dans chaque zone, quartier, îlot de la ville, il y a maintenant quelqu'un qui repère et prévient les autres. Ils ont attendu la nuit. Ils y vont les yeux fermés.

Tout se met en place. L'organisation, la répartition des uns et des autres et du matériel, ça, ils ont l'habitude. Le camouflage, les déplacements d'une rue à l'autre, les embuscades, comment coordonner tout ça, tout ce qu'il faut pour mener à bien l'insurrection, ils inventent.

Pour les chasser. Dehors les saprophages ! Nous on aime les corps, vivants, les fleurs et les tomates qui poussent et on aime rire et chanter, et danser. Vous ne nous aurez pas. Votre monde pue la mort ! Le dégoût ! L'ennui ! La haine.

La tension est à son comble quand ils apprennent qu'une partie de l'équipe du nord a été attrapé.
« Ça veut dire que maintenant ils nous voient ».

La fin de la nuit intensifie les préparatifs.
Chacun sait qu'il faudra au lever du jour, avancer avec autant de force que les chevaux épris de liberté. Et faire battre son cœur. L'issue n'est jamais certaine.

Sabot. Galop. Sabot.
Galop. Sabot. Galop.

Un chant jaillit, de dessous les ponts. Un chant qui prend sa source dans le sang du cœur et dans la danse autour du feu.
Un chant ancestral et toujours nouveau.
Dimanche

Devant la détresse, la destruction, le désarroi, les déastres,

Devant ces démons de la dégénérescence, ces dragons de la nécrose, ces dictateurs déblatérant sur les dangers de la différence, ces mauvais djinns, ces dingos de la surabondance, ces dingues de la dévoration, ces

Passant par là, Don Quichotte, oui, Don Quichotte lui-même, se mêle de l'histoire :
« Vous allez vous en dépatouiller de cette dynastie de déglingués de la décomposition, faut les détrôner, les faire décamper, déguerpir, détalier, les faire disparaître
Faut pas vous laisser détrousser, dépecer, dépouiller,

décimer dévaster, démolir dégommer, défoncer. Faut pas ! »
Puis il s'en va comme il était venu, certain de leur victoire.

Dimanche Dock. Débarcadère

Invisibles et puissants, les balayeurs mènent la fronde. Les voilà maîtres dans l'art de rendre aux rues leurs révoltes et leurs insoumissions. D'en faire des viviers de clameurs. Ils ne sont dupes de rien. Ils connaissent la brutalité et la cruauté des humains. Ils en ont tellement ramassé avec leurs balais et leurs pelles.
Mais pour l'heure, les temps sont en train de changer.
L'insurrection des invisibles.

Toute la journée du dimanche et pendant la nuit qui va suivre, les insurgés tissent un réseau de force et d'espoir à travers la ville.

Ils inondent la cité de tous les rêves, les mots d'amour, les berceuses les plus douces, les musiques des guinguettes du fleuve, tout ce qu'ils avaient en eux, de souvenirs joyeux, de désirs flamboyants, d'espoirs, et repoussent les saprophages sur les quais et jusque sur les ponts de leurs vaisseaux.

Ils sont maintenant, avec eux, des centaines, sortis de nulle part, des replis les plus profonds, des caves de derrière les caves.
Il y a toujours des survivants.

Face à la barbarie, ils allument des lampions, de toutes les couleurs, au fur et à mesure qu'ils avancent, dans toute la cité et sur les bords du fleuve.

Dans la nuit, la moitié des vaisseaux. Coulés.

On peut pas dire, comment l'autre moitié a disparu avec la grande marée.

On ne peut pas raconter comment ils ont fait.

Ce sera retranscrit dans les moindres détails, dans les Annales des Insurrections. Chapitre : Insurrection des invisibles. Paragraphe : stratégie à mains nues.

La ville qui se croyait morte commence à reprendre souffle.
Il y a eu des pertes. C'est obligé.
On va pas raconter la grande bataille avec ses exploits, ses revers et sa victoire qui tient du miracle.

On ne peut pas non plus raconter comment ils les ont renvoyés au diable, au diable et plus loin encore.
Ils ont dû repartir à la nage, et l'eau du fleuve, ils n'aiment pas ça les saprophages. Ils n'aiment pas l'eau. Ils n'aiment que la pourriture. Ils ont dû tous mourir de faim, en route.
Eh oui, parce que, très vite, et on pourrait dire, presque par enchantement, tout s'est remis à pousser et à redevenir vivant.
C'est drôle la vie, hein !

« On les a eu ! On leur a mis la roustie. Mais quelle roustie ! » dit la femme. Elle éclate de rire. Elle est épuisée, les mains en sang. En sang, d'avoir donné des coups de balais, sans arrêt, pendant des heures et d'avoir chanté et dansé. Et avec elle, tous les hommes sont là, épuisés des combats. Plein de force pour la tâche à venir.
Eh oui, c'est drôle la vie, hein !

Finalement ils sont à plaindre, ces saprophages.
Ils ne connaissent ni le goût des fraises, ni celui d'un vin léger un soir d'été, ni le pain frotté à l'ail avec de l'huile d'olive.
Ils ne connaissent pas la chaleur d'un corps endormi et tendre, ni l'odeur du seringat au printemps et des roses blanches dans le jardin des délices.

Lundi

Lundi matin la ville est limpide et la lune laisse trainer sa course sur les lignes d'un fleuve à l'étable.

Que faire du monde maintenant qu'il se réveille tout neuf et tout ébahi ?

Eh bien lui donner belle allure !
Et éviter, les riches, toujours plus riches, et les pauvres, encore plus pauvres, et les beaux quartiers d'un côté et les moches de notre côté.
Il y a tout à refaire et à faire !
Tout va très vite. N'oublions pas, quand nous racontons une histoire, nous pouvons jouer du temps, l'accélérer ou l'arrêter.
Et voilà c'est fait.
Dans toutes les rues, ça parle et ça rigole.
Les balayeurs des rues sont sentinelles, veilleurs et saltimbanques. Cueilleurs d'histoires, glaneurs de mots, de cris, colporteurs de silences et de fables. Bateleurs et crieurs.

Voilà, cette histoire est arrivée jusqu'ici. Une histoire qui se balade de bancs publics en terrasses, de balcons en coins de rues, de trottoirs en cartables,
Une histoire de plus, que le vent et le temps emportent, comme un cerf-volant sans attaches.

Juin 2015
Geneviève Rando

